

Autour du rêve d'un Grand Soir En mémoire de Danielle Cuisinier-Dionne (1921-2006)

Marie-Célie Agnant

Number 772, May–June 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71685ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Agnant, M.-C. (2014). Autour du rêve d'un Grand Soir : en mémoire de Danielle Cuisinier-Dionne (1921-2006). *Relations*, (772), 32–33.



Autour du rêve d'un Grand Soir

En mémoire de Danielle Cuisinier-Dionne (1921-2006)

TEXTE : MARIE-CÉLIE AGNANT

ILLUSTRATION : RONALD MEVS

Notre première rencontre eut lieu au cours d'une manif à Montréal. Années 1980. Je devais y prendre la parole contre la brutalité policière, alliée du racisme, qui avait volé la vie d'Anthony Griffin et, quelques années plus tard, celle de Marcellus François, Rowan Wilson, Martin Suazo, Réal Barnabé, Freddy Villanueva et de tant d'autres encore dont les noms se perdent. Je n'avais que l'âge des flammes et des laves, de la parole rougeoyante et de la fronde, cet âge où l'on dit croire sans trop savoir à quoi l'on croit, ni qui croire. J'avais encore tant à apprendre.

Après cette manif, rue Saint-Laurent, nous avons pris un café. Je compris, ce jour-là, que Danielle était de ces voyageuses infatigables qui vont, accrochées au rêve immense d'une possible éclosion de jours meilleurs pour une humanité souffrante. Un rêve qui venait de loin et l'accompagnait depuis toujours.

Née en France en 1921, Danielle était la fille du docteur Louis Cuisinier, médecin et aviateur, qui avait servi, au cours de la Première Guerre, sur les lignes de front pendant les 18 mois de la désastreuse bataille de Verdun. Profondément dégoûté par cette boucherie au cours de laquelle périrent pas moins de 700 000 personnes et, surtout, par l'entêtement de ceux qui la menaient, le docteur Cuisinier émigre au Canada avec sa famille après la guerre. Danielle a environ quatre ans. Sa sœur et elle seront scolarisées par les parents, pour éviter les écoles confessionnelles.

En 1936, elle se retrouve en France où le Front populaire semble donner des ailes à l'espoir. Elle y poursuit des études en histoire de l'art, en langues – russe et allemand – et en art dramatique avec Louis Jouvet et Jean Meyer. À la poursuite de son rêve, Danielle se joint aux Jeunesses communistes. Dès le début de l'occupation allemande, elle est membre d'un réseau de la Résistance. En 1940, malgré leur jeune âge, les sœurs Cuisinier seront arrêtées, emprisonnées, et leur mère, internée.

Une fois libérée et de retour au Canada, Danielle adopte pour toujours l'humanité souffrante. Elle est de tous les combats et de tous les soleils, et les décideurs – chiens de garde des institutions militaires, de l'ordre social et politique et des valeurs de la droite – avaient beau, année après année, sans motifs déclarés, lui refuser la nationalité canadienne, son territoire ne connaissait point de limites. Artisane de la liberté, son rêve ne moisissait pas au fond d'un tiroir, sur des feuilles de papier jauni; elle ne se contentait pas d'exprimer vaguement un choix politique et idéologique qui aurait à changer de direction au moindre souffle du moindre alizée; elle portait ses causes, comme on porte un trésor, dans les usines. Elle devient secrétaire du Parti ouvrier progressiste du Québec (communiste). On la retrouve au journal *La Victoire*, puis à *Combat*, en tant que rédactrice... Une vie ouvertement engagée qui ne laissera aucun doute sur son orientation et ses opinions politiques.

Elle épousera Camille Dionne, membre de la direction du Parti communiste du Québec. Danielle affichait sans crainte les rêves de tous ceux que l'on condamne au silence et à la peur, sa mémoire était pleine de tous les échos, de tous les cris contre les persécutions et l'injustice, contre la misère et l'exploitation, la haine et les guerres. À l'époque où nous nous sommes rencontrées, elle animait une émission à caractère politique sur les ondes d'une radio communautaire; quelques jours plus tard, elle m'y recevait. Nous avons parlé sans doute des dictatures, des guerres larvées, des guerres ouvertes, de toutes ces guerres inutiles qui affament et déciment les peuples. Avec elle, j'ai tant appris sur le mouvement syndical québécois aujourd'hui affaibli; elle me fit découvrir le contexte historique dans lequel les luttes syndicales et sociales s'étaient menées, leur impact, la place des femmes, leur rôle capital lors des grèves du textile des années 1940 et 1950, dans ce Québec de la Grande Noirceur, garrotté par l'Église et le conservatisme de Duplessis.



Portrait, 2006,
acrylique sur textile

Elle me fit connaître Léa Roback, Madeleine Parent, ces pionnières, femmes hors du commun, maîtresses de tant de chemins. Je lui fis part un jour de mes inquiétudes de voir certains jeunes, dont les parents s'étaient toujours présentés comme progressistes, afficher parfois un comportement ouvertement réactionnaire et rétrograde. Je crains tant, lui disais-je, de ne pouvoir m'assurer que mes enfants ne deviennent pas de petits microbes capitalistes, rétrogrades et futiles... «On ne transmet bien ce que l'on possède vraiment», me répondit-elle, «les gens croient souvent qu'il leur suffit de proclamer qu'ils sont des êtres de conviction, hélas, ce n'est guère suffisant!»

En 2003, dans un recueil collectif intitulé *Lettres d'outre-mer pour en finir avec la guerre* (Lanctôt Éditeur), je lui dédiais mes mots sous le titre «Chère Danielle»: «[...] Ainsi, les leçons de l'histoire n'auraient sans doute pas servi à grand-chose? Encore une fois, des dirigeants pusillanimes n'auront pas relevé la tête ou si peu. Le monde se laissera-t-il à nouveau subjugué par la bête immonde? L'analogie historique s'étendra-t-elle plus loin, au point qu'il faudra que toute la planète soit dans les fers ou en flammes pour que d'un seul cri jaillisse un NON aux tueries, NON à la guerre, aux guerres, à toutes les guerres? [...] le devoir de mémoire, le devoir d'indignation demeure notre seul espoir [...]».

Elle avait plus de 80 ans lorsqu'en 2002, elle fit paraître, dans *Les Cahiers de La Femme*, le poème ci-contre, ce rêve d'un Grand Soir. ●

LA COUPE EST PLEINE, IL FAUT LA BOIRE

Quand le tyran commande aux esclaves cooptés
De suborner leurs frères (Palestine, Haïti, Afrique du Sud)...
Quand le banquier fait croire au pauvre
Que le pauvre lui doit de l'argent...
Quand les États riches
Traitent les nations pauvres en apatrides...
Quand la pauvreté est tenue responsable
Des déficits bancaires...
Quand les malades sont tenus comptables
Du coût social de leurs souffrances...
Quand la violence quotidienne et universelle
Remplace l'universalité de la sécurité sociale...
Quand les enfants pauvres
Des pays riches
Assument les dettes de l'État...
Quand on dit sans rire
Que tous les fabricants d'armes sont coupables
Mais qu'on les laisse faire...
Quand on dit sans rire
Qu'il faut juger les criminels de guerre
Mais que la guerre elle-même n'est pas un crime...
Quand l'appauvrissement absolu du tiers-monde
Paie les salaires des millionnaires des grandes puissances...
Quand les survivants des génocides
Sont tenus pour suspects et responsables
De n'être pas morts...
Alors la coupe est pleine
Et il faut la boire...

DANIELLE CUISINIER-DIONNE